



Émile Zola

Les Rougon-Macquart

Histoire naturelle et sociale
d'une famille sous le Second Empire

II

ÉDITION INTÉGRALE
PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
D'ARMAND LANOUX
ÉTUDES, NOTES ET VARIANTES, INDEX
ÉTABLIS PAR HENRI MITTERAND

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

ÉMILE ZOLA

Les
Rougon-Macquart

Histoire naturelle et sociale
d'une famille
sous le Second Empire

II

ÉDITION INTÉGRALE PUBLIÉE
SOUS LA DIRECTION D'ARMAND LANOUX
ÉTUDES, NOTES ET VARIANTES
PAR HENRI MITTERAND

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Fasquelle éditeurs et Éditions Gallimard, 1961.

AVERTISSEMENT

Dans l'esprit d'Émile Zola, Les Rougon-Macquart constituaient un tout, un unique et grand ouvrage composé de vingt romans qui en étaient, en quelque sorte, les chapitres successifs. Par un phénomène d'usure courant, les œuvres ainsi composées ont tendance à se défaire, à revenir aux éléments constitutifs. Les Rougon-Macquart n'ont pas totalement échappé à cette érosion, dont l'agent le plus efficace a été la publication multiple des romans isolés, L'Assommoir, Nana, La Curée, etc., romans en quelque sorte autonomes, au détriment des romans de liaison ou d'infrastructure, tels que La Conquête de Plassans ou Son Excellence Eugène Rougon. Paradoxalement, le prodigieux succès de certains des romans a fini par nuire à l'ensemble.

Il n'en demeure pas moins que l'ouvrage constitue un tout, que son dessin demeure parfaitement lisible, qu'il ressemble assez à ces monuments romains que le temps a attaqués sans réussir à les défigurer. Venant après des éditions fragmentaires trop nombreuses, nous avons voulu rendre à cette publication la structure conforme aux desseins de l'auteur. Voilà pourquoi aussi, respectant cette unité organique, le travail d'analyse portant sur chacun des romans (que l'on trouvera à la suite du texte, en fin de chaque volume, avant les notes et variantes) a été complété par une étude synthétique, la préface d'ensemble, que le lecteur trouvera en tête du premier volume.

Le caractère d'unité des Rougon-Macquart, gigantesque roman du Second Empire, est ainsi volontairement souligné par les présentateurs.

SON EXCELLENCE
EUGÈNE ROUGON

Le président était encore debout, au milieu du léger^a tumulte que son entrée venait de produire. Il s'assit, en disant à demi-voix, négligemment :

« La séance est ouverte. »

Et il classa les projets de loi^b, placés devant lui, sur le bureau. À sa gauche, un secrétaire, myope, le nez sur le papier, lisait le procès-verbal de la dernière séance, d'un balbutiement rapide que pas un^c député n'écou-
tait. Dans le brouhaha de la salle, cette lecture^d n'arri-
vait qu'aux oreilles des huissiers, très dignes, très corrects,
en face des poses abandonnées des membres de la
Chambre.

Il n'y avait pas cent députés présents. Les uns se ren-
versaient à demi sur les banquettes de velours rouge, les
yeux vagues, sommeillant déjà. D'autres, pliés au bord de
leurs pupitres, comme sous l'ennui de cette corvée
d'une séance publique, battaient doucement l'acajou du
bout de leurs doigts. Par la baie vitrée qui taillait dans
le ciel une demi-lune grise, tout le pluvieux après-midi
de mai entraît, tombant d'aplomb, éclairant régulière-
ment la sévérité pompeuse de la salle. La lumière descen-
dait les gradins en une large nappe rougie, d'un éclat
sombre, allumée çà et là d'un reflet rose, aux encoignures
des bancs vides; tandis que, derrière le président, la
nudité des statues et des sculptures arrêtaient des pans de
clarté blanche.

Un député, au troisième banc, à droite, était resté
debout, dans l'étroit passage. Il frottait de la main son
rude collier de barbe grisonnante, l'air préoccupé. Et,
comme un huissier montait, il l'arrêta et lui adressa une
question à demi-voix.

« Non, monsieur Kahn, répondit l'huissier, M. le
président du Conseil d'État n'est pas encore arrivé. »

Alors, M. Kahn s'assit. Puis, se tournant brusquement
vers son voisin de gauche :

« Dites donc, Béjuin, demanda-t-il, est-ce que vous avez vu Rougon, ce matin ? »

M. Béjuin, un petit homme maigre, noir, de mine silencieuse, leva la tête, les paupières battantes, la tête ailleurs. Il avait tiré la planchette de son pupitre. Il faisait sa correspondance, sur du papier bleu, à en-tête commercial, portant ces mots : *Béjuin et C^{ie}, cristallerie de Saint-Florent.*

« Rougon ? répéta-t-il. Non, je ne l'ai pas vu. Je n'ai pas eu le temps de passer au Conseil d'État¹. »

Et il se remit posément à sa besogne. Il consultait un carnet, il écrivait sa deuxième lettre, sous le bourdonnement confus du secrétaire, qui achevait la lecture du procès-verbal.

M. Kahn se renversa, les bras croisés. Sa figure aux traits forts, dont le grand nez bien fait trahissait une origine juive, restait maussade. Il regarda les rosaces d'or du plafond, s'arrêta au ruissellement d'une averse qui crevait en ce moment sur les vitres de la baie; puis, les yeux perdus, il parut examiner attentivement l'ornementation compliquée du grand mur qu'il avait en face de lui. Aux deux bouts, il fut retenu^a un instant par les panneaux tendus de velours vert, chargés d'attributs et d'encadrements dorés. Puis, après avoir mesuré d'un regard les paires de colonnes, entre lesquelles les statues allégoriques de la Liberté et de l'Ordre public mettaient leur face de marbre aux prunelles vides, il finit par s'absorber dans le spectacle du rideau de soie verte, qui cachait la fresque représentant Louis-Philippe prêtant serment à la Charte^a.

Cependant, le secrétaire s'était assis. Le brouhaha continuait dans la salle. Le président, sans se presser, feuilletait toujours des papiers. Il appuya machinalement la main sur la pédale de la sonnette, dont la grosse sonnerie ne dérangerait pas une seule des conversations particulières. Et, debout au milieu du bruit, il resta là un moment, à attendre.

« Messieurs, commença-t-il, j'ai reçu une lettre... »

Il s'interrompit pour donner un nouveau coup de sonnette, attendant encore, dominant de sa figure grave et ennuyée le bureau monumental, qui étageait au-dessous de lui ses panneaux de marbre rouge encadrés de marbre blanc. Sa redingote boutonnée se détachait sur le bas-

relief placé derrière le bureau, où elle coupait d'une ligne noire les péplums de l'Agriculture et de l'Industrie, aux profils antiques.

« Messieurs, reprit-il, lorsqu'il eut obtenu un peu de silence, j'ai reçu une lettre de M. de Lamberthon, dans laquelle il s'excuse de ne pouvoir assister à la séance d'aujourd'hui. »

Il y eut un léger rire sur un banc, le sixième en face du bureau. C'était un député tout jeune, vingt-huit ans au plus, blond et adorable, qui étouffait dans ses mains blanches une gaieté perlée de jolie femme. Un de ses collègues, énorme, se rapprocha de trois places, pour lui demander à l'oreille :

« Est-ce que Lamberthon a vraiment trouvé sa femme?... ConteZ-moi donc ça, La Rouquette. »

Le président avait pris une poignée de papiers. Il parlait d'une voix monotone; des lambeaux de phrase arrivaient jusqu'au fond de la salle.

« Il y a des demandes de congé... M. Blachet, M. Buquin-Lecomte, M. de La Villardière... »

Et, pendant que la Chambre consultée accordait les congés, M. Kahn, las sans doute de considérer la soie verte tendue devant l'image séditeuse de Louis-Philippe, s'était tourné à demi pour regarder les tribunes. Au-dessus du soubassement de marbre jaune veiné de laque, un seul rang de tribunes mettait, d'une colonne à l'autre, des bouts de rampe de velours amarante; tandis que, tout en haut, un lambrequin de cuir gaufré n'arrivait pas à dissimuler le vide laissé par la suppression du second rang, réservé aux journalistes et au public, avant l'Empire¹. Entre les grosses colonnes, jaunies, développant leur pompe un peu lourde autour de l'hémicycle, les étroites loges s'enfonçaient, pleines d'ombre, presque vides, égayées par trois ou quatre toilettes claires de femme.

« Tiens ! le colonel Jobelin est venu », murmura M. Kahn.

Il sourit au colonel, qui l'avait aperçu. Le colonel Jobelin portait la redingote bleu foncé qu'il avait adoptée comme uniforme civil, depuis sa retraite. Il était tout seul dans la tribune des questeurs, avec sa rosette d'officier, si grande, qu'elle semblait le nœud d'un foulard^a.

Plus loin, à gauche, les yeux de M. Kahn venaient de se fixer sur un jeune homme et une jeune femme, serrés

tendrement l'un contre l'autre, dans un coin de la tribune du Conseil d'État. Le jeune homme se penchait à tous moments, parlait dans le cou de la jeune femme, qui souriait d'un air doux, sans le regarder, les yeux fixés sur la figure allégorique de l'Ordre public.

« Dites donc, Béjuin ? » murmura le député en poussant son collègue du genou.

M. Béjuin était à sa cinquième lettre. Il leva la tête, effaré.

« Là-haut, tenez, vous ne voyez pas le petit d'Escorailles et la jolie Mme Bouchard^a ? Je parie qu'il lui pince les hanches. Elle a des yeux mourants... Tous les amis de Rougon se sont donc donné rendez-vous. Il y a encore là, dans la tribune du public, Mme Correur et le ménage Charbonnel¹. »

Un coup de sonnette plus prolongé retentit. Un huissier lança d'une belle voix de basse : « Silence, messieurs ! » On écouta. Et le président dit cette phrase, dont pas un mot ne fut perdu :

« M. Kahn demande l'autorisation de faire imprimer le discours qu'il a prononcé dans la discussion du projet de loi relatif à l'établissement d'une taxe municipale sur les voitures et les chevaux circulant dans Paris. »

Un murmure courut sur les bancs, et les conversations reprirent. M. La Rouquette était venu s'asseoir près de M. Kahn.

« Vous travaillez donc pour les populations, vous ? » lui dit-il en plaisantant.

Puis, sans le laisser répondre, il ajouta :

« Vous n'avez pas vu Rougon ? Vous n'avez rien appris ?... Tout le monde parle de la chose. Il paraît qu'il n'y a encore rien de certain. »

Il se tourna, il regarda l'horloge.

« Déjà deux heures vingt ! C'est moi qui filerais, s'il n'y avait pas la lecture de ce diable de rapport !... Est-ce vraiment pour aujourd'hui ? »

— On nous a tous prévenus, répondit M. Kahn. Je n'ai pas entendu dire qu'il y eût contre-ordre. Vous ferez bien de rester. On votera les quatre cent mille francs du baptême tout de suite.

— Sans doute, reprit M. La Rouquette. Le vieux général Legrain, qui se trouve en ce moment perclus des deux jambes, s'est fait apporter par son domestique ; il est dans

la salle des Conférences, à attendre le vote... L'empereur a raison de compter sur le dévouement du Corps législatif tout entier. Pas une de nos voix ne doit lui manquer, dans cette occasion solennelle. »

Le jeune député avait fait un grand effort pour se donner la mine sérieuse d'un homme politique. Sa figure poupine, égayée de quelques poils blonds, se rengorgeait sur sa cravate, avec un léger balancement. Il parut goûter un instant les deux dernières phrases d'orateur qu'il avait trouvées. Puis, brusquement, il partit d'un éclat de rire.

« Mon Dieu ! dit-il, que ces Charbonnel ont une bonne tête ! »

Alors, M. Kahn et lui plaisantèrent aux dépens des Charbonnel. La femme avait un châle jaune extravagant ; le mari portait une de ces redingotes de province, qui semblent taillées à coups de hache ; et tous deux, larges, rouges, écrasés, appuyaient presque le menton sur le velours de la rampe, pour mieux suivre la séance, à laquelle leurs yeux écarquillés ne paraissaient rien comprendre.

« Si Rougon saute, murmura M. La Rouquette, je ne donne pas deux sous du procès des Charbonnel... C'est comme Mme Correur... »

Il se pencha à l'oreille de M. Kahn, et continua très bas :

« En somme, vous qui connaissez Rougon, dites-moi au juste ce que c'est que Mme Correur. Elle a tenu un hôtel, n'est-ce pas ? Autrefois, elle logeait Rougon. On raconte même qu'elle lui prêtait de l'argent... Et maintenant, quel métier fait-elle ? »

M. Kahn était devenu très grave. Il frottait son collier de barbe, d'une main lente.

« Mme Correur est une dame fort respectable », dit-il nettement.

Ce mot coupa court à la curiosité de M. La Rouquette. Il pinça les lèvres, de l'air d'un écolier qui vient de recevoir une leçon. Tous deux regardèrent un instant en silence Mme Correur, assise près des Charbonnel. Elle avait une robe de soie mauve, très voyante, avec beaucoup de dentelles et de bijoux ; la face trop rose, le front couvert de petits frisons de poupée blonde, elle montrait son cou gras, encore très beau, malgré ses quarante-huit ans.

Mais, au fond de la salle, il y eut tout d'un coup un bruit de porte, un tapage de jupes, qui fit tourner les têtes. Une grande fille, d'une admirable beauté, mise très étrangement, avec une robe de satin vert d'eau mal faite, venait d'entrer dans la loge du Corps diplomatique, suivie d'une dame âgée, vêtue de noir.

« Tiens ! la belle Clorinde ! » murmura M. La Rouquette, qui se leva pour saluer à tout hasard.

M. Kahn s'était levé également. Il se pencha vers M. Béjuin, occupé à mettre ses lettres sous enveloppe.

« Dites donc, Béjuin, murmura-t-il, la comtesse Balbi et sa fille sont là... Je monte leur demander si elles n'ont pas vu Rougon. »

Au bureau, le président avait pris une nouvelle poignée de papiers. Il donna, sans cesser de lire, un regard à la belle Clorinde Balbi, dont l'arrivée soulevait un chuchotement dans la salle. Et, tout en passant les feuilles une à une à un secrétaire, il disait sans points ni virgules, d'une façon interminable :

« Présentation d'un projet de loi tendant à proroger la perception d'une surtaxe à l'octroi de la ville de Lille... Présentation d'un projet de loi relatif à la réunion en une seule commune des communes de Doulevant-le-Petit et de Ville-en-Blaisois (Haute-Marne). »

Quand M. Kahn redescendit, il était désolé.

« Décidément, personne ne l'a vu, dit-il à ses collègues Béjuin et La Rouquette, qu'il rencontra au bas de l'hémicycle. On m'a assuré que l'empereur l'avait fait demander hier soir, mais j'ignore ce qu'il est résulté de l'entretien... Rien n'est ennuyeux comme de ne pas savoir à quoi s'en tenir. »

M. La Rouquette, pendant qu'il tournait le dos, murmura à l'oreille de M. Béjuin :

« Ce pauvre Kahn a joliment peur que Rougon ne se fâche avec les Tuileries. Il pourrait courir après son chemin de fer. »

Alors, M. Béjuin, qui parlait peu, lâcha gravement cette phrase :

« Le jour où Rougon quittera le Conseil d'État, ce sera une perte pour tout le monde. »

Et il appela du geste un huissier, pour le prier d'aller jeter à la boîte les lettres qu'il venait d'écrire.

Les trois députés restèrent au pied du bureau, à gauche.

Ils causèrent prudemment de la disgrâce qui menaçait Rougon. C'était une histoire compliquée. Un parent éloigné de l'impératrice, un sieur Rodriguez, réclamait au gouvernement français une somme de deux millions, depuis 1808. Pendant la guerre d'Espagne, ce Rodriguez, qui était armateur, eut un navire chargé de sucre et de café capturé dans le golfe de Gascogne et mené à Brest par une de nos frégates, la *Vigilante*. À la suite de l'instruction que fit la commission locale, l'officier d'administration conclut à la validité de la capture, sans en référer au Conseil des prises. Cependant, le sieur Rodriguez s'était empressé de se pourvoir au Conseil d'État. Puis, il était mort, et son fils, sous tous les gouvernements, avait tenté vainement d'évoquer l'affaire, jusqu'au jour où un mot de son arrière-petite-cousine, devenue toute-puissante, finit par faire mettre le procès au rôle.

Au-dessus de leurs têtes, les trois députés entendaient la voix monotone du président, qui continuait :

« Présentation d'un projet de loi autorisant le département du Calvados à ouvrir un emprunt de trois cent mille francs... Présentation d'un projet de loi autorisant la ville d'Amiens à ouvrir un emprunt de deux cent mille francs pour la création de nouvelles promenades... Présentation d'un projet de loi autorisant le département des Côtes-du-Nord à ouvrir un emprunt de trois cent quarante-cinq mille francs, destiné à couvrir les déficits des cinq dernières années...

— La vérité est, dit M. Kahn en baissant encore la voix, que le Rodriguez en question avait eu une invention fort ingénieuse. Il possédait avec un de ses gendres, fixé à New York, des navires jumeaux voyageant à volonté sous le pavillon américain ou sous le pavillon espagnol, selon les dangers de la traversée... Rougon m'a affirmé que le navire capturé était bien à lui, et qu'il n'y avait aucunement lieu de faire droit à ses réclamations.

— D'autant plus, ajouta M. Béjuin, que la procédure est inattaquable. L'officier d'administration de Brest avait parfaitement le droit de conclure à la validation, selon la coutume du port, sans en référer au Conseil des prises.»

Il y eut un silence. M. La Rouquette, adossé contre le soubassement de marbre, levait le nez, tâchait de fixer l'attention de la belle Clorinde.

« Mais, demanda-t-il naïvement, pourquoi Rougon ne

veut-il pas qu'on rende les deux millions au Rodriguez ? Qu'est-ce que ça lui fait ?

— Il y a là une question de conscience », dit gravement M. Kahn.

M. La Rouquette regarda ses deux collègues l'un après l'autre ; mais, les voyant solennels, il ne sourit même pas.

« Puis, continua M. Kahn comme répondant aux choses qu'il ne disait pas tout haut, Rougon a des ennuis, depuis que Marsy est ministre de l'Intérieur. Ils n'ont jamais pu se souffrir... Rougon me disait que, sans son attachement à l'empereur, auquel il a déjà rendu tant de services^a, il serait depuis longtemps rentré dans la vie privée... Enfin, il n'est plus bien aux Tuileries, il sent la nécessité de faire peau neuve.

— Il agit en honnête homme, répéta M. Béjuin.

— Oui, dit M. La Rouquette d'un air fin, s'il veut se retirer, l'occasion est bonne... N'importe, ses amis seront désolés. Voyez donc le colonel là-haut, avec sa mine inquiète ; lui qui comptait si bien s'attacher son ruban rouge au cou, le 15 août prochain !... Et la jolie Mme Bouchard qui avait juré que le digne M. Bouchard serait chef de division à l'Intérieur avant six mois^b ! Le petit d'Escorailles, l'enfant gâté de Rougon, devait mettre la nomination sous la serviette de M. Bouchard, le jour de la fête de madame... Tiens ! où sont-ils donc, le petit d'Escorailles et la jolie Mme Bouchard ? »

Ces messieurs les cherchèrent. Enfin ils les découvrirent au fond de la tribune, dont ils occupaient le premier banc, à l'ouverture de la séance. Ils s'étaient réfugiés là, dans l'ombre, derrière un vieux monsieur chauve ; et ils restaient bien tranquilles tous les deux, très rouges.

À ce moment, le président achevait sa lecture. Il jeta ces derniers mots d'une voix un peu tombée, qui s'embarassait dans la rudesse barbare de la phrase :

« Présentation d'un projet de loi ayant pour objet d'autoriser l'élévation du taux d'intérêt d'un emprunt autorisé par la loi du 9 juin 1853, et une imposition extraordinaire par le département de la Manche. »

M. Kahn venait de courir à la rencontre d'un député qui entra dans la salle. Il l'amena, en disant :

« Voici M. de Combelot... Il va nous donner des nouvelles. »

M. de Combelot, un chambellan que le département

des Landes avait nommé député sur un désir formel exprimé par l'empereur, s'inclina d'un air discret, en attendant qu'on le questionnât. C'était un grand bel homme, très blanc de peau, avec une barbe d'un noir d'encre qui lui valait de vifs succès parmi les femmes.

« Eh bien ! interrogea M. Kahn, qu'est-ce qu'on dit au château ? Qu'est-ce que l'empereur a décidé ? »

— Mon Dieu, répondit M. de Combelot en grasseyant, on dit bien des choses... L'empereur a la plus grande amitié pour M. le président du Conseil d'État. Il est certain que l'entrevue a été très amicale... Oui, elle a été très amicale. »

Et il s'arrêta, après avoir pesé le mot, pour savoir s'il ne s'était pas trop avancé.

« Alors, la démission est retirée ? reprit M. Kahn, dont les yeux brillèrent.

— Je n'ai pas dit cela, reprit le chambellan très inquiet. Je ne sais rien. Vous comprenez, ma situation est particulière... »

Il n'acheva pas, il se contenta de sourire, et se hâta de monter à son banc. M. Kahn haussa les épaules, et s'adressant à M. La Rouquette :

« Mais j'y songe, vous devriez être au courant, vous ! Mme de Llorentz, votre sœur, ne vous raconte donc rien ? »

— Oh ! ma sœur est plus muette encore que M. de Combelot, dit le jeune député en riant. Depuis qu'elle est dame du palais, elle a une gravité de ministre... Pourtant hier, elle m'assurait que la démission serait acceptée... À ce propos, une bonne histoire. On a envoyé, paraît-il, une dame pour fléchir Rougon. Vous ne savez pas ce qu'il a fait, Rougon ? Il a mis la dame à la porte ; notez qu'elle était délicieuse.

— Rougon est chaste », déclara solennellement M. Béjuin.

M. La Rouquette fut pris d'un fou rire. Il protestait ; il aurait cité des faits, s'il avait voulu.

« Ainsi, murmura-t-il, Mme Correur... »

— Jamais ! dit M. Kahn, vous ne connaissez pas cette histoire.

— Eh bien ! la belle Clorinde alors !

— Allons donc ! Rougon est trop fort pour s'oublier avec cette grande diablesse de fille. »

Et ces messieurs se rapprochèrent, s'enfonçant dans

une conversation risquée, à mots très crus. Ils dirent les anecdotes qui circulaient sur ces deux Italiennes, la mère et la fille, moitié aventurières et moitié grandes dames, qu'on rencontrait partout, au milieu de toutes les cohues : chez les ministres, dans les avant-scènes des petits théâtres, sur les plages à la mode, au fond des auberges perdues. La mère, assurait-on, sortait d'un lit royal ; la fille, avec une ignorance de nos conventions françaises qui faisait d'elle « une grande diablesse » originale et fort mal élevée, crevait des chevaux à la course, montrait ses bas sales et ses bottines éculées sur les trottoirs les jours de pluie, cherchait un mari avec des sourires hardis de femme faite. M. La Rouquette raconta que, chez le chevalier Rusconi, le légat d'Italie, elle était arrivée, un soir de bal, en Diane chasseresse^a, si nue, qu'elle avait failli être demandée en mariage, le lendemain, par le vieux M. de Nougarede, un sénateur très friand. Et, pendant cette histoire, les trois députés jetaient des regards sur la belle Clorinde, qui, malgré le règlement, regardait les membres de la Chambre les uns après les autres, à l'aide d'une grosse jumelle de théâtre.

« Non, non, répéta M. Kahn, jamais Rougon ne serait assez fou !... Il la dit très intelligente, et il la nomme en riant "Mlle Machiavel". Elle l'amuse, voilà tout.

— N'importe, conclut M. Béjuin, Rougon a tort de ne pas se marier... Ça assoit un homme. »

Alors, tous trois tombèrent d'accord sur la femme qu'il faudrait à Rougon : une femme d'un certain âge, trente-cinq ans au moins, riche, et qui tint sa maison sur un pied de haute honnêteté.

Cependant le brouhaha grandissait. Ils s'oubliaient à ce point dans leurs anecdotes scabreuses, qu'ils ne s'apercevaient plus de ce qui se passait autour d'eux. Au loin, au fond des couloirs, on entendait la voix perdue des huisseries qui criaient : « En séance, messieurs, en séance ! » Et des députés arrivaient de tous les côtés, par les portes d'acajou massif, ouvertes à deux battants, montrant les étoiles d'or de leurs panneaux. La salle, jusque-là à moitié vide, s'emplissait peu à peu. Les petits groupes, causant d'un air d'ennui d'un banc à l'autre, les dormeurs, étouffant leurs bâillements, étaient noyés dans le flot montant, au milieu d'une distribution considérable de poignées de main. En s'asseyant à leurs places, à droite comme à

gauche, les membres se souriaient; ils avaient un air de famille, des visages également pénétrés du devoir qu'ils venaient remplir là. Un gros homme, sur le dernier banc, à gauche, qui s'était assoupi trop profondément, fut réveillé par son voisin; et, quand celui-ci lui eut dit quelques mots à l'oreille, il se hâta de se frotter les yeux, il prit une pose convenable. La séance, après s'être traînée dans des questions d'affaires fort ennuyeuses pour ces messieurs, allait prendre un intérêt capital¹.

Poussés par la foule, M. Kahn et ses deux collègues montèrent jusqu'à leurs bancs, sans en avoir conscience. Ils continuaient à causer, en étouffant des rires. M. La Rouquette racontait une nouvelle histoire sur la belle Clorinde. Elle avait eu, un jour, l'étonnante fantaisie de faire tendre sa chambre de draperies noires semées de larmes d'argent, et de recevoir là ses intimes, couchée sur son lit, ensevelie dans des couvertures également noires, qui ne laissaient passer que le bout de son nez².

M. Kahn s'asseyait, lorsqu'il revint brusquement à lui.

« Ce La Rouquette est idiot avec ses commérages ! murmura-t-il. Voilà que j'ai manqué Rougon, maintenant ! »

Et, se tournant vers son voisin, d'un air furieux :

« Dites donc, Béjuin, vous auriez bien pu m'avertir ! »

Rougon, qui venait d'être introduit avec le cérémonial d'usage, était déjà assis entre deux conseillers d'État, au banc des commissaires du gouvernement, une sorte de caisse d'acajou énorme, installée au bas du bureau, à la place même de la tribune supprimée. Il crevait de ses larges épaules son uniforme de drap vert, chargé d'or au collet et aux manches. La face tournée vers la salle, avec sa grosse chevelure grisonnante plantée sur son front carré, il éteignait ses yeux sous d'épaisses paupières toujours à demi baissées; et son grand nez, ses lèvres taillées en pleine chair, ses joues longues où ses quarante-six ans ne mettaient pas une ride, avaient une vulgarité rude, que transfigurait par éclairs la beauté de la force. Il resta adossé, tranquillement, le menton dans le collet de son habit, sans paraître voir personne, l'air indifférent et un peu las.

« Il a son air de tous les jours », murmura M. Béjuin.

Sur les bancs, les députés se penchaient, pour voir la mine qu'il faisait. Un chuchotement de remarques

UNE PAGE D'AMOUR

<i>Étude :</i>	
<i>Le texte</i>	1604
<i>La préparation</i>	1608
<i>La rédaction et la publication</i>	1617
<i>Bibliographie</i>	1625
<i>Notes et choix de variantes</i>	1628

NANA

<i>Étude :</i>	
<i>Le texte</i>	1653
<i>Les origines lointaines</i>	1657
<i>La préparation</i>	1667
<i>La rédaction et la publication</i>	1683
<i>Bibliographie</i>	1695
<i>Notes et choix de variantes</i>	1700

INDEX DES PERSONNAGES PRINCIPAUX	1739
--	------

COMPLÉMENT AUX BIBLIOGRAPHIES	1751
---	------

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

SON EXCELLENCE
EUGÈNE ROUGON

L'ASSOMMOIR

UNE PAGE D'AMOUR

NANA

*Avertissement par Armand Lanoux
Études, notes et variantes, index
établis par Henri Mitterand*